

La césure ou le kireji dans le tanka

Par Patrick Simon

Dernièrement, une auteure m'a interrogé sur la césure et si elle se faisait dans le tanka comme dans le haïku. Alors, je me suis penché sur la question à partir, d'une part du kireji japonais et de la césure comprise dans l'écriture littéraire française.

Un kireji (切れ字, « caractère de coupe »), ou mot de césure, est un mot-outil utilisé dans la poésie japonaise traditionnelle ; que ce soit le tanka ou l'un de ses « enfants », le haïku. Il s'agit d'un mot de ponctuation généralement remplacés en français par des signes de ponctuation tels que des tirets, des points de suspension ou des deux points.

Il sert à marquer et à qualifier la coupure entre deux grands ensembles dans le tanka que sont le tercet et le distique. Ainsi, le kireji colore la phrase qu'il Clôt et il guide l'interprétation entre les deux parties du poème.

Dans le haïku, le kireji impose une coupure au sein de ses trois vers, invitant à la contemplation impersonnelle et souvent renforcé par un kigo (mot de saison).

Alors que dans le tanka, il introduit une nuance plus subjective et émotive ; ce qui permettra un pas de côté dans le cinquième vers. Et il s'agit d'un dialogue interne entre constat d'une réalité et sentiment exprimé à partir de cette réalité, enrichissant la profondeur du poème.

C'est donc la césure qui organise l'architecture globale du poème entre la partie initiale et la partie finale. De sorte que le vers 3 dans lequel est la césure nous permet de relire le poème différemment : nous pouvons lire indépendamment les trois premiers vers ou les trois derniers.

En voici des exemples :

Un regard à soi
si peuplé de ceux qu'on aime
je marche en silence
là – derrière chaque étoile
au petit matin – réveil

Tout autour de nous
couleurs sombres du chaos
tout à coup plus rien
rêve alors d'une vraie joie
faire marcher tous les arbres

Tel le bruit du vent
que ferait frémir les arbres
quand s'en vient l'aurore
chaque jour la vie - la mort
l'assourdissant bruit des vagues

La césure joue un double rôle paradoxal : elle sépare chacune des deux parties du tanka tout en les reliant, en suggérant que la deuxième partie répond à la première ou déplace le sens de la première et crée un écho intérieur.

Dans la pratique du tanka, cette coupure est considérée comme un élément structurant le tanka, même si cela se fait par de simples mots-charnière : « et », « quand », « tout à coup ». Simple pause, rupture d'image ou bascule, la césure peut être discrète ou moins discrète.

C'est une charnière qui relie deux images suggérées dans chacune des deux parties du tanka.

Bien que la tradition place la césure dans le troisième vers, il est possible de la pratiquer librement dans un découpage différent si cela permet une pause naturelle qui renforcerait le contraste ou l'écho entre les deux parties du poème. Le choix se fait entre un effet rythmique prononcé ou une didactique claire et une élégance subtile. L'essentiel reste la cohérence : la césure doit toujours pivoter entre description et écho intérieur, visible ou non.

Autre intérêt de la césure et du kireji : cela évite la phrase dépliée sur cinq lignes (voir à ce sujet l'article dans la Revue du tanka francophone numéro 43).

J'espère que ces réflexions vous aideront à faire d'excellents tankas !